

Du signe au discours.
Psychanalyse et théorie du langage
*d'André Green*¹

Gérard PIRLOT

Le dernier livre d'André Green reprend et développe ses travaux antérieurs sur les liens entre psychanalyse et champ du langage, liens toujours abordés chez lui à partir de la singularité du discours dans le cadre analytique : parole couchée, adressée à un destinataire dérobé à la vue et soumise à l'association libre. Ces travaux sur ce sujet vont des années 1960, du temps de sa participation au Séminaire de Jacques Lacan, jusqu'à aujourd'hui, en particulier sa réflexion écrite à l'occasion du colloque organisé par K. Nassikas   Lyon, faisant ici l'objet du dernier chapitre du livre.

Comme le remarque André Green lui-même dans la Présentation de l'ouvrage, son travail de 1983 « Le langage dans la psychanalyse »² aurait mérité de figurer dans ce dernier livre. Volumineux de 231 pages, il en aurait toutefois déséquilibré l'architecture.

Ce présent ouvrage se divise en cinq chapitres, tous issus de textes ou de conférences portant sur le thème donnant son titre et son sous-titre à l'ouvrage : chapitre I « Le langage au sein de la théorie générale de la représentation », à partir d'un colloque organisé par M. Pinol-Douriez et paru en 1997 dans *Pulsions, représentations, langage* ; chapitre II « La voix, l'affect et l'autre », à partir d'un colloque organisé par F. Castarède et G. Konopezynski et paru en 2005 dans *Au commencement la voix* ; chapitre III « De "la négation" » (« Negation »), paru en 2005 en anglais dans le livre *Freud, A Modern Reader*

1. A. Green (2011), *Du signe au discours. Psychanalyse et théorie du langage*, Paris, Ithaque, 167 p.

2. A. Green (1984), Le langage dans la psychanalyse, *Le Langage dans la psychanalyse. Deuxième rencontre psychanalytique d'Aix-en-Provence*, Paris, Belles Lettres, p. 19-250.

sous la direction de R. Josef-Perelberg ; chapitre IV « Linguistique de la parole et psychisme non conscient », paru dans le *Cahier de l'Herne* n° 76 : *Ferdinand de Saussure* sous la direction du linguiste S. Bouquet ; chapitre V « Psychanalyse et théorie du langage, hésitation et conclusions », à partir du colloque de Lyon en 2010.

Rappelons, outre ceux faisant chapitres dans ce livre et le texte de 1983 sus-cité, les autres jalons de ses théorisations sur ce thème : en 1965 et 1967, deux exposés sur l'objet (a) et sur le ça¹, en 1973, le texte « Quelques aperçus sur la linguistique : l'hétérogénéité du signifiant psychanalytique »², en 1979, « Psychanalyse, langage, l'ancien et le nouveau » où André Green mentionne les idées de Charles Bally (1913, 1921, 1932), Marshall Edelson (1975) et Roy Schafer (1978)³, en 1991 dans « Méconnaissance de l'inconscient. Science et psychanalyse »⁴, en 1995 dans le livre *La Causalité psychique entre nature et culture*⁵, en 2002, le chapitre VI de la partie II des *Idées directrices*⁶, en 2007, le texte « Langue, parole psychanalytique et absence » discussion du rapport de Laurent Danon-Boileau⁷, en 2008, l'article « Le rejet de la psychanalyse chez Claude Lévi-Strauss »⁸ et enfin en 2010, le chapitre II intitulé « La pensée lacanienne sur le langage » (p. 37-54) de l'ouvrage *Illusion et désillusion du travail analytique* (2010). On le voit, André Green ne cesse de creuser et de continuer sa réflexion sur ce sujet dont le travail de Gilbert Diatkine, en 2005⁹, avait bien circonscrit les étapes et enjeux.

Pour André Green, le langage auquel a affaire l'analyste est un « discours vivant » – ce qui renvoie à son travail sur l'affect (1970 ; 1973) –, qui échappe et se soumet à la fois aux règles établies par le cadre analytique, lieu de ce que les Anglais appellent *ordinary conversation*, conçu comme « un appareil psychanalytique dont la fonction vise la transformation de l'appareil psychique en appareil de langage et réciproquement » (1984). A. Green déclarait déjà à cette date que « l'appareil de langage apparaît comme un analogon artificiel de l'appareil psychique [qui, cependant ne s'y réduit pas], une conversion de celui-ci,

1. A. Green (1966), *Propédeutique*, Paris, Champ Vallon, p. 159-183.
2. A. Green (1973), *Le Discours vivant*, Paris, PUF, p. 326-330.
3. A. Green (1979), *Propédeutique, op. cit.*, p. 125-150.
4. A. Green (1991), *L'Inconscient et la Science*, R. Dorey, R. Thom, Paris, Dunod, p. 140-220.
5. A. Green (1995), *La Causalité psychique entre nature et culture*, Paris, Odile Jacob, p. 214 sq. ; p. 283 sq. ; p. 308.
6. A. Green (2002 a), *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, PUF.
7. L. Danon-Boileau (2007), La force du langage, *RFP*, t. LXXI, n° 5, p. 1341-1410.
8. In « Texto ! », paru dans la *Revue française de Psychosomatique*, 2010, n° 38, p. 145-156.
9. G. Diatkine (2005), Freud, Lacan, Green et le langage, *Autour de l'œuvre d'André Green. Enjeux pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, PUF, p. 259-286.

unifiante, homogénéisante et vectorisée. L'un et l'autre sont réunis dans la fonction métaphorisante : interprétante et objectalisante » (1984, p. 132). Sa conceptualisation du cadre analytique pose les bases de ce qu'il appelle une « théorie de la triangulation généralisée à tiers substituable » (*ibid.*, p. 122).

THÉORIE GÉNÉRALE DE LA REPRÉSENTATION

Comme l'a remarqué François Duparc (1996)¹, André Green est le seul psychanalyste français en dehors de Lacan à avoir élaboré une théorie complète et structurée du langage, théorie qui sera par lui continuellement travaillée et dont aujourd'hui on peut dire qu'elle s'insère dans une « théorie générale de la représentation ». Celle-ci, titre du premier chapitre, se trouve abordée par ce qu'André Green appelle « Programme » :

« Je me propose, écrit-il, de traiter des points suivants : d'abord de faire suivre cette introduction de l'exposition forcément brève et schématique de certaines idées générales sur la nature et la structure du langage, en sollicitant les opinions de Claude Hagège, Antoine Culioli, Michael Halliday [...] et John Austin. Ensuite de soutenir la spécificité de la position psychanalytique en relevant certaines contradictions qu'elle enferme. Enfin, il s'agira d'essayer de montrer comment seule une théorie de la représentation généralisée peut répondre aux problèmes soulevés par la pratique et la théorie. Je ferai tout particulièrement référence à l'expérience issue des cas limites, catégories absentes de la pensée des Lacan, ce qui pousse certains lacaniens à en dénier l'existence. »

Indissociable, en effet, de ses travaux sur la clinique des cas limites (*La Folie privée* ; 1980) et d'une « pensée clinique » (2002 *b*)² confrontée à « la position phobique centrale », « la désertification psychique » et leur fonctionnement antiassociatif limitant la mise au travail de toute représentation psychique, cette « théorie générale de la représentation » situe la *représentation* comme un des trois paramètres majeurs du langage des linguistes à côté de la *référenciation* et de la *régulation* (2011, p. 35).

Au modèle « restreint » de la représentation (représentation de chose/ représentation de mot) issu d'une première topique freudienne dominée par le modèle du rêve et du récit de rêve propre au fonctionnement névrotique, la clinique des états limites et « non névrotiques » va amener André Green à élargir la théorie représentationnelle en incluant l'hétérogénéité du signifiant (pensée, représentation de mot, représentation de chose, fantasmes,

1. F. Duparc (1996), *André Green*, Paris, PUF, « Psychanalystes d'aujourd'hui ».
2. A. Green (2002 *b*), *La Pensée clinique*, Paris, Odile Jacob.

affects ou états du corps, prosodie du discours, gestualité) et en introduisant la référence, propre à la deuxième topique freudienne et à la motion pulsionnelle, jusqu'au protolangage (Monique Pinol-Douriez, Anne Denis et le « caïque » non représentatif) et l'irreprésentable, la compulsion de répétition mortifère. Le « modèle de l'acte » et ses attaques contre le cadre se substituent ici à celui du rêve. En d'autres termes, l'affect, l'acte et le corps signifient, *re-présentent* : « Je serais plutôt partisan de l'affect au sein du système général de la représentation en lui reconnaissant des traits spécifiques », déclarait-il en 2002¹, proposant même aujourd'hui, à partir de sa réflexion sur la voix et la musique, la notion « *d'efficacité affective* », sœur de l'efficacité symbolique, la musique faisant se mouvoir l'ensemble de l'appareil psychique dans son lien ému au corps (« La voix, l'affect et l'autre », chapitre II, p. 69-70).

Outre les critiques antérieures de travaux de linguistes comme Saussure et surtout Chomsky évacuant la subjectivité et ceux de Jacques Lacan ayant servi cette illusion scientiste en accentuant la coupure du sujet en le soumettant à la tyrannie d'un signifiant pur (1984, p. 94), Green a, comme il le rappelle lui-même, montré l'intérêt pour le psychanalyste des travaux des linguistes Bally, Peirce, Benveniste ou Hagège qui ont su maintenir la place du sujet, du référent et de l'affect : « Les langues associent [dit Hagège en 1985] des représentations affectives et pulsionnelles aux processus cognitifs. Charles Bally l'avait déjà découvert en 1913, prenant la succession de Saussure à l'université de Genève » (2011, p. 34). Depuis quelques années les positions d'André Green se trouvent confortées par l'apport d'autres travaux comme ceux d'A. Culioli (1990) concevant le langage comme « une activité mue de l'interne » et donc compatible avec le rôle basal de la motion pulsionnelle, ou ceux de S. Bouquet et F. Rastier développés en 2002 et 2008.

« Culioli écrit : "L'activité de langage est signifiante dans la mesure où un énonciateur produit des formes pour qu'elles soient reconnues par un coénonciateur comme étant produites pour être reconnues comme interprétables." Vous voyez [écrit A. Green] à quel point nous sommes loin de la pensée des années 1950. On le voit, la perspective de l'énonciation accorde toute sa place à l'interpréter. Parler, c'est donc donner à interpréter à celui à qui on parle, et qui vous renverra la pareille. Mais, bien entendu, tout réside dans la qualification de ce qu'il y a à interpréter et de la façon dont on l'interprète. Trois paramètres ici : la représentation, la référenciation, la régulation. Donc, inscrire le langage dans la théorie générale de la représentation inclut le fait que la représentation est conçue comme un des trois paramètres majeurs du langage par les linguistes » (2011, p. 35).

1. A. Green (2002 a), *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, op. cit.

Spécificité du système représentationnel issu de la psychanalyse

André Green rappelle lui-même certaines des conclusions de son travail de 1983 :

« I. La distribution des effets de l'inconscient sur le langage se manifeste à tous les niveaux sans privilégier aucun d'eux, de la phonologie à l'énonciation, en passant par la syntaxe. »

II. Les travaux de poétique sur l'inconscient qui ne peuvent être passés sous silence (le rôle de l'affect, de la fonction émotionnelle du langage a été souligné par Jakobson).

III. La triple caractéristique du langage qui est la *double signifiante* (de signe et de sens), la *double représentance* (de mot et de chose) et la *double référence* (réalité psychique, réalité matérielle), conditions minimales d'une acceptation par la psychanalyse.

IV. Tenir compte des effets de cadre et de la règle fondamentale à la différence du travail des linguistes sur la langue.

V. « Mise en relation des systèmes du langage et de celui qui inclut la représentation.

VI. « Conception du sujet, qui doit inclure celle d'un *sujet joueur*, notion capitale. Il s'agit simplement de savoir si, quand on parle d'un sujet joueur, on l'entend au sens de von Neuman ou de Winnicott.

VII. « Référence de la référence, peut-on dire, dans les rapports pulsion-objet et dans les transformations auxquelles ils donnent lieu, à savoir le transfert » (2011, p. 38-39).

On peut y ajouter qu'insistant sur « l'indissociable solidarité de la force et du sens »¹, sa formule de 1983 « la parole analytique *désendeuille* le langage » (1984 p. 132) illustre l'idée d'une opposition à la quête d'un pur signifiant lacanien fétichisé ou d'une clinique centrée sur une psychologie génétique de l'adaptation, posant plutôt l'existence d'une « *double signifiante* » du signe et du sens.

La spécificité de la question de la représentation en psychanalyse est en fait qu'elle s'insère dans le modèle de la théorie des pulsions.

« La pulsion [...] est un représentant (représentant psychique des excitations nées à l'intérieur du corps) et elle a des représentants. C'est ce qu'il faut entendre par représentant-représentation [*Vorstellung-Repräsentanz*] et affect. En somme, il existe pour la représentation inconsciente un double système de représentation. Issue du monde extérieur, la représentation extérieure, c'est la représentation de chose et d'objet, susceptible d'apporter la satisfaction. Et venant du corps, c'est le représentant-psychique de la pulsion qui exige la

1. Ce qu'il avait déjà fait dans *Le Discours vivant*, 1973, p. 306 sq. : « L'économique, s'il transforme des forces, élabore des valeurs [...] : évitement du déplaisir, recherche du plaisir. »

satisfaction. Tant qu'on n'a pas compris la coalescence entre ces deux types d'inscription, on n'a rien compris à la psychanalyse » (p. 44).

Il ressort de ceci que « la chose ou l'objet représenté est celui qui a satisfait la pulsion qui elle-même se fait représenter par son représentant-psychique. Conclusion : la représentation inconsciente est constituée par un mixte, une association, un amalgame formé par l'investissement par le représentant-psychique, c'est-à-dire venu du corps, et par un représentant d'objet, c'est-à-dire venu du monde » (*ibid.*).

Comme le remarque Green lui-même, cette conception psychanalytique de la représentation se distingue de toutes celles que tient la philosophie. Les « quatre territoires » que sont le soma, le psychisme inconscient, le psychisme conscient et le réel montrent que toute formation psychique peut être considérée comme un intermédiaire entre soma et réel¹, la représentation de ce réel (la réalité matérielle) se trouvant d'ailleurs introduite par Freud avec l'épreuve de réalité (1915), puis en 1924 avec le refoulement de la réalité dans la psychose et le jugement, représentant cette réalité extérieure.

Lacan dans sa formule « le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant » sous-estime et ne théorise pas ce lien de « représentation » qu'il fait entre ces deux signifiants, de même qu'il néglige la structure *trialectique* du signe que Pierce a introduit impliquant la relation du sujet avec un deuxième dénommé son objet pour un troisième appelé son interprétant, plus proche de la situation analytique.

La force et le sens au sein de la dynamique représentationnelle

L'introduction de la seconde topique freudienne a des conséquences importantes : l'inconscient, n'étant plus descriptif, dynamique, structural mais une simple qualité psychique, perd de son intérêt puisque l'on se demande s'il peut « être structuré par le langage » ? Le ça (dans lequel le surmoi plonge ses racines) impose l'importance des forces en mouvement que sont les motions pulsionnelles par rapport à la représentation : l'idée d'une « langue du ça » devient impensable hormis en termes de forces antagonistes pulsion de vie (liaison)/pulsion de mort (déliaison). La définition par Freud du ça en 1933 « ne fait plus aucune référence à la représentation, c'est-à-dire que toute idée

1. « Intermédiaire » auquel on peut ajouter « l'intermédiaire d'intermédiaire » que sont le rêve et le moi pour A. Green, (1994), Psychique, somatique, psychosomatique, *Somatisation, psychanalyse et science du vivant*, Paris, Eshel, p. 167-185 (p. 169).

de contenu est absente du ça. Les contenus sont repoussés au niveau du moi, par ailleurs en grande partie inconscient [...]. Dans le ça des pulsions de vie et de mort, le modèle motions pulsionnelles (décharge dans le monde extérieur, dans moi, dans le corps-représentation) a supplanté le modèle rêve/récit du rêve. La référence au mouvement, à ce qui pousse, à ce qui pulse vers ou pour, a rebondi sur la représentation, hors du ça, mais celle-ci a été connotée par le représentant-psychique de la pulsion qui n'est le représentant-représentation » (p. 48-49).

On le voit, la question du langage vue par la psychanalyse va rencontrer celle d'une *représentativité pulsionnelle synonyme de mouvement*, de force, d'affect, de corps rejoignant les appréciations des grammairiens Jacques Damourette et Édouard Pichon, auteurs pourtant connus de Lacan, le dernier étant un des premiers psychanalystes ayant fait partie des traducteurs de la notion de « *Es* », et pour qui « dès son aube, la langue a une valeur extérieure double : représentative et affective ».

Tout cela amène à constater que l'inconscient n'est pas structuré comme le langage, de même que le ça qui l'a supplanté. Cette seconde topique servant de base à la compréhension métapsychologique des états limites et structures non névrotiques a ainsi amené André Green à passer d'un trépied, « cadre/rêve/interprétabilité » théorisé dans les années 1970-1980, à celui des années 2000 « cadre interne/acte ou rêve traumatique/travail vers l'intériorisation », articulé au premier, mais dont le modèle est le jeu, le but étant, dans la cure classique ou le face-à-face, de faciliter la mise en œuvre d'un processus psychique rendant représentable, pensable et analysable, des conflits psychiques situés à la limite de l'analysabilité¹.

Le modèle va alors s'illustrer à travers deux schémas décrits en 1983 et 1997 présentant une cellule autoréférente « moi-sujet », siège des processus tertiaires, ouverte, d'un côté, sur le code/message/langue/parole *via* les processus secondaires et, de l'autre, sur la pulsion/représentation. Comme A. Green le remarque, ce modèle « marche et ne marche pas » en particulier avec les états limites qui posent les frontières de l'analysable, ce qui ne peut qu'aiguïser l'intérêt sur le fonctionnement psychique de ces structures non névrotiques et psychosomatiques.

1. Dans « La double limite » (1982), A. Green précisait déjà : « La fonction de représentation m'est apparue progressivement comme le référent du travail analytique. Quelles que soient les modalités qui obligent à aménager le cadre analytique, c'est en fin de compte à la représentation des processus psychiques, intrasubjectifs et intersubjectifs, que vise l'essentiel de l'action analytique. Le reste appartient à une réorganisation propre au sujet où l'analyste n'a pas de part. Je suggérerai même que les aménagements du cadre n'ont pas d'autres fonctions que la facilitation de la fonction de représentation », *Nouvelle revue de Psychanalyse*, 25, p. 267-283 ; *La Folie privée*, *op. cit.*, p. 337-363 (p. 341).

C'est évidemment tout le « travail du négatif » qui, chez ces sujets, est en cause, comme si, du fait des forces pulsionnelles du ça, ils ne pouvaient suffisamment « négativer » celles-ci pour aller vers la représentation : déconnexion ici entre l'inconscient et le préconscient, manque de « mots pour le dire », l'insuffisance des processus tertiaires, processus de liaison entre représentations inconscientes et préconscientes reflétant la déficience de la cellule moi-sujet.

Chez les patients psychosomatiques, « ceux dont la turbulence affective se situe au voisinage du ça et non du moi », le langage dit « pauvre, stéréotypé » propre à la pensée opératoire n'apparaît ainsi pauvre que si on leur applique les catégories des névroses que Pierre Marty appelle « mentalisées ». Green soupçonne volontiers chez ces patients, grâce à l'analyse fouillée de leur communication verbale et des liens que l'on peut y faire surgir, la présence d'un délire inapparent, invisible, rationalisé. Par exemple, une douleur irréprésentable prend le statut d'une affection physique par où le sujet agresse son corps pour sauver (le narcissisme de) son moi, au risque d'en mourir. « Une question ici : que fait donc le père ? À quoi pense-t-il ? On répondra : il a autre chose à faire. C'est donc à l'analyste d'y penser pour que le patient ne partage pas le même corps que celui de sa mère, comme nous le suggère Joyce McDougall [1986, 1989] » (p. 58).

La clinique des déficits en représentation de ces sujets, comme ceux limites, pose des questions importantes liées au narcissisme, à l'autoérotisme, aux premières sensations d'identité mais aussi à la temporalité et aux rythmes biologiques et psychiques en lien avec la réponse, ou plutôt la *non-réponse* ou la *réponse inadaptée* de l'objet, ici non *métaphorisante*, *non intriquante*. « Ce qui veut dire que la non-réponse peut empêcher la structuration » (*ibid.*, p. 59), ce qui pose la question, dans la prise en charge de ces patients, des limites du silence du psychanalyste. Chez eux, le chaos s'installe faute de sens, à prendre dans le double sens : « ce qui manque et ce qui est fautif de manquer ». « "Il s'ensuit [comme le remarque Anne Denis que reprend ici Green] une incorporation d'objet démoniaque ou [...] caïque", non représentatif », comme si l'enfance du futur autiste, toxicomane, psychosomatique, voire cas limite, avait manqué d'une « langue natale »-maternelle.

Le chapitre se termine sur les arguments suivants :

- linguistique et psychanalyse se croisent sans se rencontrer ;
- l'analyse de la pensée freudienne est incompatible avec le discours lacanien ;
- la référence aux cas limites de l'analysable impose l'hypothèse des caractéristiques d'un protolangage, ou d'une temporalité archaïque, qui repose

- sur la réponse intriquante et métaphorisante de l'objet, fondée sur des rythmes à métaphoriser ;
- il existe une théorie de la forme et du mouvement en analyse complémentaire de celle du signifié et remplaçant celle du signifiant, éclatant son enveloppe linguistique.

LA VOIX, L'AFFECT ET L'AUTRE

La question de la voix permet à André Green de développer ses points de vue sur l'importance de celle-ci dans la langue, *versus* parole et discours (phénomènes linguistiques), l'affect et celle de la place de l'autre tant du point de vue intersubjectif qu'intrapsychique. Les travaux d'Ivan Fonagy sur les bases pulsionnelles de la phonation (voix en tant que phénomène paralinguistique), de Didier Anzieu sur les enveloppes sonores, de Suzanne Maiello sur l'hypothèse d'une double source sonore stimulant les premières activités du fœtus sont ainsi abordés. Premières remarques :

« Le silence que nous avons l'habitude de rattacher à ce narcissisme utérin prénatal est une construction mythique, et qu'il n'est pas interdit de penser que, même en l'absence de distinction entre les partenaires, un dialogue se constitue de fait, ne serait-ce que par "émergence" de certains moments, qui diffèrent des autres. Naît un duo intérieur, celui où précisément les états internes plus ou moins stables ou continus sont interrompus par une discontinuité d'une grande variété sonore, perçue en écho ou en réponse aux bruits corporels reliés à l'univers maternel » (p. 65).

Ainsi peut se faire la différence « entre le bruit "borborygmique" indéchiffrable et le son où s'annoncent déjà des régularités, des complémentarités, des rythmes, des variations de hauteur ou de timbre. Pour faire de la voix, il faut de la voix. Tous les borborygmes de la terre ne produisent pas un seul son. Et parmi les sons, certains dessinent leur contour de manière à être reconnus. Ceux qui appartiennent à la voix, maternelle d'abord. [...] L'identifiable et l'identification sont indissociables parce qu'ils sont réunis à une même source : celle qui "fait" quelque chose qu'on entend, celle qui rassure, émeut, est attendue, accélère les mouvements de succion des lèvres ou l'agitation des membres inférieurs qui paraissent gigoter d'aise à cette harmonie céleste. Du sens, déjà » (p. 65). André Green remarque plus loin « qu'il y a une destination avant d'avoir un destinataire, ce qui rend possible, plausible, l'idée d'un écho, d'une réponse même quand une attente de réciprocité n'est pas formée » (*ibid.*). Les chemins qui mènent à la voix, à l'art oratoire, au chant, à l'écoute poétique renvoient à la *processualité* de fondements subjectifs, système de

transformation lié à l'autoérotisme et la séduction attendue du nourrisson envers la voix et le visage maternel.

Dans la pathologie de la parole, le domaine qui a le plus contribué à comprendre la place de la voix dans la vie psychique est l'autisme, celui-ci ne pouvant être pris pour un simple dysfonctionnement langagier. Ceux-ci sont des conséquences plutôt que des signes primaires. Le sujet y donne moins l'impression de parler que de lire un texte. Ce n'est pas le défaut de la parole qui est en cause, « c'est le bouclier qu'elle constitue contre un univers insignifiable ». L'étude de l'autisme appelle des hypothèses théoriques concernant le fonctionnement psychique subjectif. Signifier n'est pas suffisant, il manque l'évidence du sentiment d'exister (Bion). « Il n'y a pas de langage qui ne se réfère à la pulsion » (*Illusion et désillusion*, p. 50) et pas de pulsion qui ne cherche à faire couple avec l'objet. N'y a-t-il ainsi pas chez l'enfant autiste un *refus du dialogue*, de l'engagement, dans ce que Husserl appelait « *l'accouplement* » au langage et à l'altérité qu'il porte en lui ?¹

L'autisme pose en fait les questions liées aux différents modes de *représentance* dont l'ensemble forme un discours pour le sujet participant à l'intrication du rapport de sa subjectivité à celle d'un autre. Dans cette pathologie, le développement de la ligne processuelle s'associe à celui de la dimension transformationnelle au moyen de l'intersubjectivité. On sait aujourd'hui que « c'est l'indifférence à l'égard du perçu, ou l'étrangeté de ce qui est perçu, qui fait obstacle à la constitution du miroir humain, source habituelle de plaisir à travers le regard. Or, ce sentiment ordinaire de familiarité est associé d'habitude à la parole de l'objet primaire, comme si sonore et visuel agissaient de concert pour rendre le dialogue possible, c'est-à-dire nourrissant la base émotionnelle qui invite à poursuivre l'échange, l'entretenir, l'enrichir, le différencier »² (p. 72).

Ceci amène André Green a souligné combien l'autisme de l'enfance se doit d'être abordé par des hypothèses théoriques d'une grande complexité centrées sur la problématique de l'altérité, en particulier avec l'idée que l'autre est aussi un *autre moi-même*. Ne pas pouvoir séjourner là où l'on est sans danger de perdre le chemin du retour à soi-même, voyage et cheminement subjectif intrinsèquement lié au « mouvement » de la motion pulsionnelle, et de son

1. En ce sens, la parole serait un « transporteur » d'altérité, ce qui renvoie à ce qu'en dit J. Kristéva : « La parole est notre système immunologique complémentaire : inconnu, mystérieux, imprévisible », *Les Samourais*, 1990, p. 94.

2. Sans doute ici joue le démantèlement, défense passive contre des angoisses profondes qui laisse l'enfant autiste suspendu à une myriade de sensations (sensorielles ou motrices) qu'il n'arrive pas à unifier, à intentionnaliser subjectivement et à transformer en représentations.

avatar, l'affect, voilà sans doute ce que redoute l'autiste : de là cette appétence pour le *sameness* : ce qui ne bouge pas. Cette *altérité de l'autre en nous*, pas seulement comme interlocuteur, mais aussi comme « fond » « insu » inquiétant parce que refoulé et faisant constamment surface, se retrouvait déjà dans le chœur de la tragédie grecque qui en disait plus sur les protagonistes dans une langue chantée que ces derniers n'étaient pas censés entendre (p. 79).

Et lorsqu'il se pose la question de savoir ce qui reste de la voix quand ce n'est plus du sonore, André Green retrouve Henri Meschonnic. Selon ce dernier, une forme de vie transforme une forme de langage, une forme de langage transforme une forme de vie. Dans ces conditions, la voix est un « indicateur de subjectivité » dont « les propriétés renvoient à une multitude de fonctions » : celle d'une forme de vie pouvant être définie comme « subjective pour un autre » (production d'énoncés interprétables et destinés à être compris et interprétés par un autre), cette « compréhension » étant pour Antoine Culioli, un cas particulier de malentendu – ce que ne saurait récuser le psychanalyste.

DE LA NÉGATION, LINGUISTIQUE DE LA PAROLE ET PSYCHISME NON CONSCIENT,
PSYCHANALYSE ET THÉORIE DU LANGAGE

De la négation

Le chapitre III, « De la “négation” », est une étude théorique et métapsychologique minutieuse qui permet, à partir du texte de Freud de 1925 mais aussi de textes antérieurs (*L'Interprétation des rêves*, « Sur le rêve », « Les mots primitifs », « Le mot d'esprit », *Métapsychologie* de 1915, « Le bloc-notes magique ») et postérieurs, de reprendre la question du « négatif » et du « travail du négatif » constituant d'une *structure encadrante du moi* (plateforme primaire et pérenne des investissements et des représentations). Sont également convoqués et utilisés les écrits de M. Klein et de H. Segal sur le symbole et la fonction symbolique, de W.R. Bion, en particulier la fonction « -C » exprimant un « retour au négatif » (sous forme de déliaison/non-liaison)¹, de

1. A. Green (1973), On Negative Capability. A Critical Review of W. R. Bion's Attention and Interpretation, *International Journal of Psycho-Analysis*, 54, p. 115-119; A. Green (1987), Experience and Thinking in Analytic Practice, *André Green at Squiggle Foundation*, Londres, Karnac Book, 2000, p. 1-15 (p. 5), traduit « L'expérience de pensée dans la pratique psychanalytique », *Jouer avec Winnicott*, Paris, PUF, 2005, p. 67-82 (p. 71).

Lacan (forclusion) et enfin de D.W. Winnicott sur l'objet transitionnel et la fragilité de la symbolisation face à un vécu traumatique¹. Ce travail sur la métapsychologie du négatif permet à André Green de réintroduire son point de vue sur le « travail du négatif ».

S'il rappelle ces notions, dit-il, « c'est pour montrer qu'elles suffisent à invalider toute idée de négatif limitée à une négativité pathologique, et que, vus sous cet angle, des concepts très généraux de la vie psychique – normale ou pathologique – peuvent être interprétés de manière très fructueuse ». Avec la dernière théorie freudienne des pulsions, les pulsions de destruction illustrent un travail du négatif, similaire à « une activité de sape mise en œuvre dans la psyché pour démolir le mur de résistance au prix d'une compulsion de répétition obstinée, d'un cramponnement aux conflits de l'enfance et d'une non-résolution de la névrose de transfert. Cette dernière prend alors la forme d'une relation de non-relation » solidifiée et ancrée dans la « réaction thérapeutique négative » (p. 106).

Avec le clivage ou le désaveu (liés à la perception d'où l'incidence de celle-ci sur la réalité) et le « rejet radical » tentant de repousser les conséquences des manifestations pulsionnelles au point de nier l'existence du danger, ce qui a été nié à l'extérieur revient en *boomerang* au monde psychique, *via*, par exemple, les hallucinations.

Par « travail du négatif », André Green entend ces formes, nécessaires à la construction de l'univers psychique, permettant de traiter l'inacceptable. Il suppose que, « au niveau le plus profond, l'activité psychique se manifeste toujours comme un excédent de forces. Il est donc nécessaire de lier ces forces, afin de les transformer et de leur donner une forme acceptable pour les buts assignés à l'esprit – ce qui implique de réduire les forces par la défense ». Sa proposition consiste à rassembler ces formes diverses comme autant de témoignages élémentaires du travail du négatif : « leur fond commun est de tolérer une obligation de décision faite par oui ou non », et le clivage, le désaveu et la forclusion prévalent dans les structures où la destructivité prédomine. Ceci amène à reconsidérer la pulsion de mort : le « narcissisme négatif » aspire au niveau zéro amenant la psyché à sa propre annihilation une fois toutes autres solutions épuisées.

Le négatif n'est pas compris ici comme l'inverse du positif, mais comme une aspiration au néant. Une telle acception permettrait d'interpréter certains

1. The Intuition of the Negative in *Playing and Reality*, in A. Green (2000), *André Green at the Squiggle Foundation*, ed. by Jan Abram, London, Karnac Book, p. 85-106; A. Green (2005), *Jouer avec Winnicott*, Paris, PUF, « Bibliothèque de la psychanalyse », traduction M. Lussier et C.-M. François-Poncet, p. 19-42.

aspects des manifestations cliniques contemporaines : état de vide, désinvestissement, sentiment de futilité, tendance au non-engagement, et ce qu'il appelle le « désengagement subjectal », comme par exemple les troubles du comportement alimentaire où plus on essaie de remplir le sentiment interne de vacuité, plus on se sent vide. Ces théorisations d'André Green permettent de reconsidérer le concept de masochisme primaire et la réaction thérapeutique négative lorsque le narcissisme se révèle dans des effets d'enfermement où l'altérité est occultée.

Linguistique de la parole et psychisme non conscient

Le chapitre IV, « Linguistique de la parole et psychisme non conscient », paru dans le *Cahier de L'Herne* consacré à Ferdinand de Saussure, s'ouvre sur la question du « renouveau » de la linguistique saussurienne apparue avec la découverte récente en 1996 d'un écrit de Saussure dont on avait perdu la trace « De l'essence double du langage », publié en 2002 dans les *Écrits de linguistique générale*. Les linguistes R. Engler¹, S. Bouquet² et F. Rastier³ en livrent l'histoire et permettent de comprendre que la pensée saussurienne, qui avait jusque-là été transmise par le *Cours de linguistique générale*, publié grâce à Ch. Bally et A. Sechehaye, mais avec de nombreuses déformations, se trouve maintenant redécouverte : la mise en lumière d'un vrai Saussure (II) s'oppose ainsi au faux (Saussure I) qui avait cours auparavant. De l'enseignement tronqué venu du Saussure I, Lévi-Strauss comme Lacan se servirent pour asseoir un structuralisme récusant la place de l'affect alors que même les neurosciences la redécouvrent aujourd'hui dans l'activité cognitive ou les prises de décision (Damasio, Le Doux, Panksepp, Berthoz, etc.), y compris inconsciente.

De cette découverte, il convient de voir la naissance d'un néosaussurisme soutenant la dualité inséparable d'une *linguistique de la langue* et d'une *linguistique de la parole*.

Saussure couplait dans son texte retrouvé :

- la linguistique de la langue d'inspiration *logico-grammaticale*, tendance générale de la linguistique des années 1950-1960 qu'a suivie Lacan ;
- une linguistique de la parole que F. Rastier qualifie de *rhétorico-herméneutique*, ce qui renvoie au discours, cadrant mieux avec la conception

1. R. Engler (2002), Bibliographie saussurienne, *Cahier F. de Saussure*, Cahier de L'Herne.
 2. S. Bouquet (1997), *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot.
 3. F. Rastier (2001), *Arts et sciences du texte. Formes sémiotiques*, Paris, PUF.

greenienne qui souligne l'hétérogénéité du signifiant et se trouve compatible avec l'idée d'un ensemble articulé.

Saussure évoque une *pensée-son*, proche de Freud qui parle « implicitement d'une pensée-corps, à propos du concept de pulsion ». Ainsi, il y a bien chez Saussure une triple référence du corps, du signe, de l'idée. Selon Saussure, le domaine linguistique de la pensée devient celui de « *l'idée dans le signe* ou de la figure vocale qui devient *signe dans l'idée* » (Saussure, 2002, p. 38). Pour Saussure, *signe et signification sont indissociables*. Chez lui comme chez Freud, c'est ainsi le point de vue qui crée l'objet et non le contraire. Et c'est donc, pour le psychanalyste, la référence à la langue du corps.

André Green souligne ici que « *la relation de la psychanalyse au langage repose sur une pratique singulière qui en fait la spécificité ; la parole est émise dans un dispositif : le cadre. C'est une parole couchée adressée à un destinataire dérobé à la vue, l'analysant ayant à observer une règle fondamentale – règle du tout dire et ne rien faire, qui change l'économie interprétative du discours et sa dynamique, induisant une régression dite topique, c'est-à-dire favorisant un mode d'expression figuratif et autorisant l'analogie avec le mode de production des images oniriques. Il est remarquable que la théorie lacanienne ne tienne aucun compte de ce mode si particulier de production du langage en séance, qui décale quelque peu la théorie qu'on peut en faire par rapport à la linguistique* » (mes italiques, p. 116).

André Green conçoit l'association libre selon les schémas « d'un arbre buissonnant où les thèmes principaux donnent naissance à des thèmes secondaires qui jouent le même rôle que les propositions subordonnées par rapport aux propositions principales dans la phrase [avec] l'établissement de relations porteuses de propriétés singulières ». Des éléments du discours portant sur des thèmes principaux se relie à d'autres éléments appartenant à un des thèmes principaux ou à n'importe lequel de ses dérivés. « L'essentiel est que l'analyste est amené à entendre des relations de réverbération rétroactive lorsqu'un élément, situé à distance variable postérieurement à un autre, s'associe à lui ou, autre cas, celui de l'annonciation anticipatrice quand un élément est porteur d'un effet d'annonce qui évoque ce qui reste à annoncer plus ou moins, sans que l'on puisse déterminer exactement ce qui, allusivement, apparaîtra plus tard dans la chaîne du discours et qui s'associera avec lui. » L'écoute est alternativement régrédiente et progrédiente et longtemps après que les mots ont été prononcés, ceux-ci et les affects qui les accompagnent « constituant la surface de l'écoute, les associations laissent deviner les rapports de celle-ci avec l'arrière-pays du discours », écrit Green, retrouvant là les pouvoirs poétiques de la langue d'Yves Bonnefoy.

Psychanalyse et théories du langage : hésitations et conclusions

Le dernier chapitre, « Psychanalyse et théories du langage : hésitations et conclusion », s'offre comme un condensé et un panorama des réflexions d'André Green sur le thème de l'ouvrage : outre les linguistes et psychanalystes déjà évoqués, d'autres, comme Josef Ludin, Michel Schneider, Pierre Guiraud, Roman Jakobson, sont convoqués. Il rappelle qu'un aspect relatif au cadre psychanalytique est celui de son pouvoir métaphorisant. Le langage y est une médiation vers l'inconscient. Le cadre apparaît comme le gardien de l'analyse protégeant les fonctions qui permettent l'accès à l'inconscient. La parole couchée à destinataire dérobé y est proche d'une parole rêvante, voisine du rêve. « Toute analyse renvoie à un autre qui n'est pas le sujet mais s'adresse à l'autre de l'objet. Ainsi est assurée une triangulation structurante » (p. 136).

Le langage psychanalytique privilégiant le non-linguistique de la communication (voix, intonation, gestes), il rappelle de nouveau les idées de Saussure sur la dualité constitutive du langage, l'importance linguistique de la parole étant fort minimisée par les rédacteurs du *Cours. Les Écrits de linguistique générale* sont, eux, de la main de Saussure. La postérité de Saussure est celle d'un langage lié à la vie, à l'affect (Charles Bally), André Green, rappelant ici le travail de Pierre Guiraud sur la *Sémiologie de la sexualité* montrant l'étendue de l'imprégnation de la langue par le sexe. Cette langue imprégnée par le sexe, l'affect, le corps, la voix (« fenêtre sur le monde intérieur », p. 144) se révèle ainsi être un spectre qui s'enrichit de l'hétérogénéité des modes de représentance. Appuyé sur la seconde topique freudienne de 1923 et sa dernière théorie des pulsions, le travail d'André Green permet de saisir que « la représentation est le résultat d'une mutation. Elle n'est pas une donnée, mais un résultat de la motion » (pulsionnelle) (p. 146). Et puisqu'« à la base du psychisme prime le mouvement (motion) et non la représentation », « c'est la pulsion (but) qui anime la verbalisation et c'est cette dernière qui permet le déchiffrement du sens. La structure de la langue est une *activité mue de l'intérieur*. Elle appartient cependant de droit au psychisme, même si elle prend racine dans le corps. Dans le pôle rhétorico-herméneutique, la position référentielle s'applique au *discours psychanalytique* porté par le mouvement de la parole » (p. 147).

Terminant sur les liens entre langue et représentation de l'objet absent, André Green souligne que « la capacité de parler des objets en leur absence est d'une importance capitale », son hypothèse étant que l'ensemble du discours psychanalytique relève plus ou moins de l'absence : ce qu'énonce l'analysant est interprété au moyen du transfert sachant qu'il s'adresse à un interlocuteur

qui serait quelqu'un d'autre, dans une relation qui renvoie à l'ailleurs et à l'autrefois.

Terminons en soulignant la remarquable préface de Fernando Urribarri qui replace les développements d'André Green sur ces questions des rapports entre psychanalyse et théories du langage dans l'évolution de son œuvre et dans le contexte des débats théoriques animant la communauté psychanalytique internationale. Remarquons enfin, à la fin de l'ouvrage, outre la présence d'un index des noms, celle d'un index de notions, fort utile pour repérer les concepts greeniens les plus importants.

Gérard Pirlot
54, rue Pargaminières
31000 Toulouse
pirlotg@aol.com